

Mexico.—Propriétaire, M. Gregorio Mier y Terán. Suppléant, M. le Lic. Felipe Berriozabak.  
 Michoacan.—Propriétaire, M. le Lic. José María Cortes y Espinosa. Suppléant, M. le général Miguel Zúñiga.  
 Nuevo-Leon et Coahuila.—Propriétaire, M. le Lic. José María Iglesias. Suppléant, Joaquín Muñoz y Muñoz.  
 Oajaca.—Propriétaire, M. le Lic. Ignacio de la Llave. Suppléant, M. le Dr. Juan Navarro.  
 Puebla.—Propriétaire, M. le général Rafael Espinosa. Suppléant, M. le général Cosme Furlong.  
 Querétaro.—Propriétaire, M. le Dr. Bernardo Gárate. Suppléant, M. le Lic. Antonio Martínez de Castro.  
 San Luis Potosí.—Propriétaire, M. le Lic. Juan José Baz. Suppléant, le Lic. Nicolás Pizarro Suarez.  
 Sinaloa.—Propriétaire, M. le Lic. Mariano Yañez. Suppléant, M. le Dr. Ignacio Vera.  
 Sonora.—Propriétaire, M. Pedro Echeverría. Suppléant, M. le Lic. José María Revilla y Pedreguera.  
 Tabasco.—Propriétaire, M. le Lic. Hilario Elguero. Suppléant, M. José María García.  
 Tamaulipas.—Propriétaire, M. le licencié Sebastián Lerdo de Tejada. Suppléant, M. José Rafael Trejo.  
 Tlaxcala.—Propriétaire, M. le Lic. José María Golby. Suppléant, M. le Lic. Manuel Saldaña.  
 Veracruz.—Propriétaire, M. le Lic. Bernardo Cortés. Suppléant, M. Rafael M. de la Torre.  
 Yucatan.—Propriétaire, M. Santiago Mendez. Suppléant, M. Pedro Escudero y Echavove.  
 Zacatecas.—Propriétaire, M. José María Cuevas. Suppléant, M. le Lic. Mariano Navarro.  
 Basse-Californie.—Propriétaire, M. Mariano Riva Palacio. Suppléant, M. le Lic. Teófilo G. de Carrasquedo.  
 Distrito.—Propriétaire, M. le Lic. Joaquín Cardoso. Suppléant, M. Miguel María Azcárate.

gle, de réserver ses droits et de garder la plus complète impossibilité.

FAITS DIVERS MEXICAINS.

UNE CIRCULAIRE.—M. le ministre des finances a adressé aux autorités compétentes la circulaire suivante:

«S. E. M. le président a jugé convenable de disposer que l'on porte à la connaissance du commerce qu'aucune somme pour paiement ou escompte de droits des douanes maritimes, conduites, alcabalas et autre perception, ne soit considérée comme légalement payée aux douanes ou à toutes autres administrations ou autorités civiles ou militaires qui ne reconnaîtront pas le gouvernement suprême et ne lui obéiront pas; dans l'intelligence que ceux qui prêteront ce genre de secours, seront exposés à payer à nouveau les sommes respectives, à moins qu'ils n'aient en leur possession des ordres légalement expédiés par la trésorerie générale; sont exceptés de cette disposition les douanes maritimes de Veracruz et de Tampico et les bureaux des finances des Etats de Tlaxcala, Puebla et Mexico.

Dieu et liberté. Mexico, le 25 décembre 1857.—Payno.

AUTRE CIRCULAIRE.—Le même ministre a adressé la circulaire suivante aux gouverneurs des Etats:

«Je vous adresse des exemplaires du plan proclamé à Tacubaya et qui a été secondé dans les Etats de Puebla, Tlaxcala, Mexico et Veracruz. En même temps, je vous adresse le manifeste publié par S. E. M. le président, par lequel la nation se pénètre de la politique conciliatrice qu'il se propose de suivre, pour obtenir, si cela est possible, la pacification complète de la République, en éloignant comme il le fait, les inconvénients de tout genre qui se présentaient avec la constitution de 1857. S. E. M. le président espère, en outre, que ce mouvement qui procède dans peu l'établissement d'un code conforme à l'opinion nationale, sera suivi par les autorités et les fonctionnaires de votre Etat. Dans cette idée, pour ce qui concerne les employés qui appartiennent au gouvernement général, comme on espère qu'en accomplissement de leurs devoirs, ils se hâteront d'obéir à ces dispositions suprêmes, ceux qui n'agissent pas ainsi, seront considérés comme privés de leurs emplois, et il ne sera passé à leur égard, sous leur responsabilité personnelle, aucune somme qu'ils auraient fournie aux autorités soit civiles soit militaires qui n'obéissent pas au gouvernement suprême.

Je vous le dis par ordre suprême, pour que cela soit exécuté.

Dieu et liberté. Mexico, 28 décembre 1857.—Payno.

ASSASSINATS A TEXCOCO.—On nous écrit, de cette ville, sous la date du 24 du courant:

«Le Docteur José María Saucedo a été assassiné, le 22 du courant, à une heure moins le quart de l'après-midi, par un jeune garçon de 18 ans; c'est un acte de vengeance. Voilà trois fois que pareil fait se renouvelle depuis 15 jours; nous avons eu trois assassinats; deux des victimes sont mortes, la troisième est grièvement blessée. Ces trois crimes ont été commis par des jeunes gens, presque des enfants, et nous ne savons encore quelle a été l'action de la justice.

Nous appelons avec instance l'attention de M. le ministre de la justice [futur], sur ces attentats qui ont jeté l'épouvante parmi les habitants paisibles de Texcoco.

MOUVEMENTS DE TROUPES.—M. le général Langberg est entré mercredi dernier à Mexico, avec sa brigade. Des troupes sont parties, avant-hier et hier, de la capitale; nous ne savons quelle était leur destination.

CHEMIN DE FER.—M. l'ingénieur Santiago Mendez a adressé la lettre suivante au *Boletín Comercial* de Veracruz:

«MM. les rédacteurs du *Boletín Comercial*: Veracruz, 18 décembre 1857.—Messieurs, j'ai le plaisir de vous informer que M. Antonio Escandon a engagé, à Washington, pour le compte de l'entreprise du chemin de fer de Veracruz à Mexico, M. le colonel Falcott, pour qu'il dirige en chef les travaux de la reconnaissance et de la formation du projet dudit chemin.

M. le colonel Falcott est l'ingénieur qui jouit de la

meilleure réputation aux Etats-Unis, et il arrivera à Veracruz, le 4 janvier prochain, en même temps qu'une nombreuse brigade qui l'aidera dans ses travaux.

«Vous considérez comme les partisans sincères de la propriété de la République, je m'empresse de vous communiquer cette heureuse nouvelle. Votre serviteur, etc.—Santiago Mendez.»

ACADEMIE DE SAN CARLOS.—Hier, a commencé l'exposition des beaux-arts de l'Académie nationale de San Carlos. L'exposition sera ouverte, exclusivement pour les souscripteurs, du 25 décembre au 1er janvier, et du 18 au 29 janvier. Dans l'intervalle, c'est à dire du 2 au 17 janvier, elle sera publique.

COMÉDIE FRANÇAISE.—Nous lisons dans l'*Eco Nacional*: «On nous assure qu'on va faire venir, dans cette capitale, une compagnie dramatique française qui donnera des représentations dans l'un de nos théâtres.

«Nous ne pouvons qu'approuver cette idée, qui produira sans doute de bons résultats pour les entrepreneurs, et qui procurera des moments d'agréable distraction au public mexicain éclairé.»

Notre confrère est bien informé: les choses sont déjà fort avancées, et la réponse définitive des artistes composant la future compagnie était attendue par le dernier *Tennessé*. Malheureusement, toute la correspondance ayant disparu, il résultera, de cet accident, un retard inévitable.

Du reste, il ne s'agit pas là d'une spéculation ordinaire, mais bien de l'intervention désintéressée de plusieurs personnes, pour doter le public mexicain et étranger d'un spectacle qui, nous n'en doutons pas, jouira d'une faveur marquée.

M. TRACONIS.—Un journal annonce que ce général est à Mexico d'où il ne s'est jamais éloigné.

NOUVEAUX JOURNAUX.—Il a paru, hier, un nouveau journal, la *Razon*, que nous n'avons pas reçu. On annonce la prochaine apparition d'un autre journal sortant des presses qui ont imprimé jadis l'*Universal* et la *Sociedad*.

MORT D'UN VOLEUR.—Il paraît que la bande de voleurs qui a attaqué M. Lettsom sur la route de Tacubaya, erre, en ce moment, dans les villages des environs, et que ces jours derniers, un de ces bandits a été tué, près de San Joaquín, par M. Becerril, commandant le piquet de troupes qui s'est mis à leur poursuite.

CONSEIL DE GUERRE.—Le conseil de guerre qui devait se réunir jencel dernier, pour rendre sa décision dans la cause suivie contre M. le général Rosas Landa, n'a pu avoir lieu, trois des sept membres qui devaient le composer s'étant excusés pour cause de maladie.

LA LOI DU 25 JUIN.—La préfecture de Colima a mis en adjudication, le 10 décembre, en vertu de la loi du 26 juin, divers immeubles de corporations, appartenant au Seminario Conciliar et à la Tercera Orden.

PRISONNIERS POLITIQUES.—Le lendemain même de la publication du Plan de Tacubaya par *bando* national, tous les prisonniers politiques renfermés à l'*Acordada* et dans les différents quartiers de la capitale ont été mis en liberté.

NOUVELLES D'EUROPE.

Paris, 14 novembre.

«La situation financière de l'Europe est si grave, le désordre qui règne dans le monde commercial prend de telles proportions, que toutes les questions relatives à la politique n'ont plus aucun intérêt. En effet, quand on voit la crise américaine entraîner les maisons les plus solides de la ville d'Angleterre; quand on voit les balances déplorables que publie la banque de ce pays dont le capital diminue de 25,000,000, au moins, par semaine, tandis que son portefeuille augmente de 50; quand on voit les faillites énormes qui viennent chaque jour obscurcir le commerce britannique; la perturbation qui règne dans les transactions; la suspension des paiements de ces maisons colossales de l'Angleterre connues sous le nom de J. B. Haly, Joffroy, Powles frères, Wilson-Hallet, Monw, Garbutt, Golde et Davies, Andrew, Stewart, Naylor-Vickers, etc... etc...; quand

on voit la baisse des actions industrielles sur tous les marchés; la paralysation du commerce allemand prouvée par 100 millions de faillites aux Etats Unis; quand on voit, enfin, un état industriel, commercial et financier si désastreux, quelle importance peut-on donner à un changement de ministère à Bruxelles ou à Constantinople, à une délibération des Divans moldaves, à une discussion de la Diète de Francfort, ou à une querelle entre un ambassadeur et un ministre! Aucune, sans doute, et c'est à peine si, en Angleterre, on s'occupe même, entre deux courriers, de ce qui se passe dans l'Inde. Cependant, il est nécessaire que nous fissions une rapide revue des faits qui se sont produits pendant les 10 derniers jours, parmi lesquels il y en a quelques uns qui méritent d'appeler l'attention.

Nous avons, en premier lieu, une lettre de l'empereur en réponse aux rumeurs alarmantes qui circulaient dans le public. Voici ce document important, écrit au palais de Compiègne et qui porte la date du 10 novembre.

«Monsieur le ministre,

«Je vois avec peine que, sans cause apparente ni réelle, on attaque le crédit public par des craintes chimériques, et par la propagation de prétendus remèdes à un mal qui n'existe que dans l'imagination. Les années précédentes, les appréhensions, il faut l'avouer, avaient quelque fondement. Une succession de mauvaises récoltes nous contraignait à exporter tous les ans des centaines de millions de numéraire pour payer la quantité de grains qui nous manquait, et cependant, nous avons pu conjurer la crise et braver les sinistres prédictions des alarmistes, au moyen de quelques simples mesures de prudence adoptées par la Banque de France. Aujourd'hui, comment ne comprend-on pas que la même conduite, qui a été rendue plus facile par la loi qui permet d'élever le prix de l'escompte, doit suffire avec plus de raison pour conserver en banque le numéraire dont on a besoin, puisque nous sommes dans une condition beaucoup plus favorable que l'année dernière, ayant eu une récolte abondante, et l'encaisse métallique de la Banque étant plus considérable!

«Je vous prie donc de démentir bien haut tous les projets absurdes que l'on attribue au gouvernement et dont la propagation fait naître si facilement les alarmes. Nous pouvons affirmer avec orgueil, que la France est le pays de l'Europe où le crédit public est assis sur les bases les plus larges et les plus solides. La preuve s'en trouve dans le rapport remarquable que vous m'avez adressé. Rendez le courage à ceux qui s'alarment inutilement; et assurez-les que je suis très décidé à ne pas employer ces moyens empiriques auxquels on n'a eu recours que dans les cas, heureusement très rares, où il tombe sur le pays des catastrophes supérieures à la prévision humaine.

«Sur quoi, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte garde.

«NAPOLÉON.»

En même temps que le *Moniteur* du 11 publiait ce document dans sa partie officielle, on lisait en tête de sa partie non officielle:

Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur, vu l'article 32 du décret organique sur la presse, en date du 17 février 1852.

Vu l'article publié dans le numéro du journal *La Patrie* du 10 novembre 1857 qui commence par ces mots: «La situation financière actuelle de la France,» et demande, entre autres choses, le cours forcé des billets de la Banque de France, le dit article signé Delamarre.

Considérant que cet article peut propager des alarmes mal fondées et nuire au crédit public.

Ordonne.

Art. 1er. Un avertissement est donné au journal *La Patrie*, dans la personne de MM. Garot, gérant responsable et Delamarre, signataire du dit article.

Art. 2. Le Préfet de Police est chargé de l'exécution du présent ordre.

Paris 10 novembre 1857.—BILLAUT.

finée de juin, rangea la pointe du Sabat, et fit son entrée dans le port de Naples.

Depuis plus de deux heures, il y avait sur le pont un homme qui regardait énergiquement la manœuvre, occupé qu'il était à regarder Naples dans une lunette d'approche à double verres, système Dawson de Lincoln Innes-Field, fournisseur privilégié de H. G. M. la reine, et de H. S. H. le prince Albert.

La lunette d'approche était de taille respectable. Il en portait l'étui sous le bras, et, chaque fois que cet étui volumineux accrochait quelque matelot au passage, notre homme disait avec une scrupuleuse politesse, et un accent d'outre-Manche solennellement comique: «Jé demandé bienne pàdonne... fômmellemente!»

Les matelots riaient et le mandissaient.

Notre homme était un Anglais, et il en avait bien Pair. Circonstance aggravante, il avait vu pour la première fois cette lumière crépusculaire, que les joyeux anglais appellent le jour, dans Cheapside, au cœur de la Cité de Londres, entre Fleet-Street et Poultry.

Les gentlemen du commerce qui naissent dans ces fumeuses latitudes sont trois fois plus Anglais que le reste des sujets de la reine.

Donc Peter-Paulus Brown, de la maison Marjoram, Watergruel, Brown, et Cie. pour les cotons de la Compagnie, était à bord du *Pausilippe*.

Mistress Pénélope, Brown, cinquième fille de Lysander Marjoram et de Jocasta Watergruel, y était aussi, mais dans la cabine, où elle avait le mal de mer.

Jack, domestique de Peter-Paulus, se tenait non-loin de son maître, portant une partie des ustensiles dont le gentleman faisait usage en voyage.

Melicerta, Mely, ou sijn kmgnt Mely, camé-

riste de Pénélope, coupait en quatre les citrons que sa maîtresse mordait à belles dents.

Aux heures où elle n'avait pas le mal de mer, Pénélope Brown était une assez jolie blonde, avec une bouche un peu trop grande et des yeux d'émail. Mely était une longue fille fort bien découplée.

Vous connaissez Jack avec son gilet rouge et sa face de dogue. Jack et Peter-Paulus sont tirés à un nombre d'exemplaires exactement semblables.

Un soir, après la bourse des marchands de coton, Peter-Paulus trouve son fils William impertinent et Clary, sa fille, maussade. Il aperçoit une patte d'oise à Paul bleu de Pénélope Brown.

Le spleen, ce vampire des bords de la Tamise, s'est glissé là dans quelque coin de la chambre à coucher. Il guette. Les enfants pleurent. Pénélope a la migraine. Si Lysander Marjoram vient par hasard, on le trouve fatigué. Pourquoi ne s'en est-on pas aperçu plus tôt?

«Si le grand-père Watergruel ou Joky (*alias* Jocasta) la mère, fait visite, on constate avec étonnement qu'ils répètent aujourd'hui ce qu'ils disaient hier:

Hélas! ils répétaient hier l'entretien quotidien de cinquante-cinq années. Mais on n'avait pas su cela.

C'est l'Italie! On se couche de mauvaise humeur. On rêve des restaurants du Palais-Royal ou des corps de ballets de l'Opéra. C'est l'Italie.

Et dès le matin:

—Jack?

Jack arrive avec le thé.

—Va-t'en au diable!

Jack tourne les talons.

—Veu-la bien m'écouter, misérable!

Jack dresse Poreille. Il a déjà vu des attaques d'Italie.

An premier mot il est fixé.

—Jack... tu vas aller au *foreign bookselling*... tu vas m'acheter la *Guide de poche du voyageur en Italie*... la carte routière de l'Europe... la *Description du Piémont*... les *Antiquités de Rome*... un dictionnaire anglais-italien... la *Storia d'Italia*...

Ici Peter-Paulus s'interrompt. Il a un sourire.

—La *Storia d'Italia*! répète-t-il avec cet accent que vous savez; j'ai d'évidentes dispositions pour apprendre les langues!

Jack a déjà acheté tout cela pour d'autres.

Il sait où est le pharmacien. Je veux dire le libraire qui vend ces drogues pour le mal d'Italie.

Il revient avec un fardeau de bouquins.

Peter-Paulus le regarde avec effroi. Il envoie Jack acheter une valise pour loger cette bibliothèque.

Puis, passant son twine, il va voir G. C. W. Drake, S. Stevenson, J. N. Stewart, et d'autres marchands de coton qui ont eu déjà le mal, et qui ont rapporté des petits morceaux de marbre de Præstum.

Ceux-ci, unanimes, lui disent:

—Les meilleurs hôtels de l'Italie sont l'Albergo-Reale, à Milan; l'hôtel impérial et royal des Deux-Tours, à Vérone; l'Albergo-Reale de Venise; la Poste de Parme; l'hôtel d'Italie, à Florence; l'hôtel du Nord, à Livourne; la grande Albergo, à Bologne; l'hôtel de Londres, à Rome; l'hôtel de la Grande Bretagne, à Naples...

—Mais les curiosités, les choses à voir!

—A Milan, la cathédrale; à Vérone, l'amphithéâtre; à Venise, Saint-Marc; à Parme, le Dôme; à Florence, le Campanile; à Livourne, la

Madonna et la tour penchée de Pise; à Bologne, le musée; à Rome, les catacombes et autres; à Naples, le Vésuve, Pompéï, etc., etc.

—Mais tout le monde sait cela! objecta Peter-Paulus Brown.

G. C. W. Drake, S. Stevenson, J. N. Stewart lui tournent le dos et vont à leurs affaires.

Peter-Paulus se dirige vers le Diorama pour se donner un avant-goût de l'Italie. On lui montre Saint-Pierre de Rome et la grande place de Venise. Il regarde. Il se reconnaît parfaitement sous le portail de Saint-Pierre; il se reconnaît mieux encore au pied de l'escalier des Lions.

Le peintre Pa mis là avec ses longues jambes, avec les promesses de son ventre, avec ses épaules étroites et son chapeau à petits bords légèrement rejeté en arrière.

C'est providentiel!

En rentrant il dit à Pénélope: «Vous êtes phthisique au deuxième degré... le docteur Temple vous ordonne Pair de l'Italie.

Depuis sa plus tendre enfance Pénélope est une de ces frêles blondes qui mangent bien à table, et qui s'enferment dans leur chambre après le dessert pour dévorer deux livres pesant de sandwiches.

Ayant appris avec plaisir qu'elle est phthisique, Pénélope fait dessein de passer toutes ses nuits à écrire son testament, afin de faire fondre en larmes Lysander, Marjoram, Jocky Watergruel et le grand-père.

Il y a de ces testaments de Pénélope qui sont des chefs-d'œuvre. On les relit dans les familles, le soir, entre deux parties de whist. Ils sont faits avec des pages empruntées de bonne foi aux *Nuits d'Young*, aux *Tombeaux d'Harvey*, et au *Cimetière de Lewis*. Le talent est dans la trituration de ces ingrédients divers.